

DIMANCHE
15 AVRIL 1832.

Ce Journal paraît les Jeudi et Dimanche
chaque semaine.

S'abonne à Lyon, au Bureau du Journal,
à Amboise, barrière de fer;

au Bureau de la Conservation des Affiches,
à la rue de l'Argue, escalier M, au 1^{er} étage;

au Cabinet littéraire de M. Lassaigue, rue
des Célestins.

À la Librairie de M. Babenf, rue S. Dominique,
Et à l'Imprimerie du Journal.



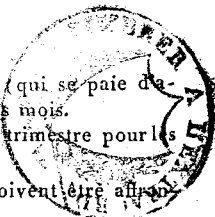
PREMIÈRE ANNÉE.

N° 83.

Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 4 fr. pour trois mois.

On ajoutera un franc par trimestre pour les frais de poste,

Les lettres et paquets doivent être affranchis.



La Glaneuse,

JOURNAL DES SALONS ET DES THÉÂTRES.

La Prison est le Séminaire des Patriotes.

PROPHÉTIES.

On lit dans les Prophéties de Pierre l'Arrivé, qu'un choléra de nouvelle espèce viendra visiter la France en 1830, et que contrairement au choléra asiatique, il attaquera les personnes riches de préférence aux pauvres. C'est surtout parmi le juste-milieu que l'épidémie fera de grands ravages. Voici les noms de quelques-unes des personnes les plus notables qui seront enlevées par ce fléau, tant à Paris qu'à Lyon.

Casimir Périer, ex-président du conseil, ex-pair de France, transporté dans l'hôpital du cholérique, au Luxembourg. Une discussion violente qu'il aura à soutenir avec M. Mauguin, déterminera l'invasion de l'épidémie. On lui prodiguera en vain toutes les ressources médicales. La seule qui produirait un soulagement, serait de lui mettre son habit de président du conseil et son portefeuille. Il mourra en répétant sans cesse ces mots : Paix, paix, ratification, ratification.

Théodore de Lameth, âgé de 86 ans, ex-pair de France, depuis long-temps à l'hôtel des incurables, sera pris du choléra pour avoir vu un bonnet rouge sur la tête d'un infirmier. L'affaiblissement de ses facultés morales le livrera sans défense à l'épidémie. Sa raison battra la campagne, il ne parlera que d'échafauds, de terreur, de tribunal révolutionnaire; il mourra en croyant avoir le chef coupé par l'instrument du supplice. Il léguera sa perruque et ses souvenirs de la révolution à M. Mahul.

Persil, ex-procureur-général, atteint du choléra en passant devant Ste-Pélagie, sera porté à l'infirmerie dans un état désespéré. Le bruit des verroux et la vue des guichetiers opérera un mieux sensible. Une fumigation faite avec les trente-huit procès de la Tribune le tirerait d'affaire, s'il n'avait le malheur d'apercevoir entre les mains du médecin un numéro du National. La violence cholérique le reprendra sur-le-champ. Son re-

cueil de réquisitoires traduits en français par les rédacteurs du Journal des Débats, seront imprimés par les soins pieux du juste-milieu.

Un tel dit, Quelqu'un, le plus grand usurier de France, sera attaqué du choléra en prêtant à la petite semaine au menu peuple. Au lit de mort, un créancier commanditaire dont il aura nié la dette, viendra réclamer l'exécution de l'engagement contracté le 31 juillet par-devant nombre de témoins. Le moribond furieux, tentera de faire à jamais disparaître ce titre en l'avalant; mais ce travail achèvera de le tuer.

Lobau, maréchal de France, ex-commandant de la garde nationale de Paris, deviendra cholérique aux Invalides pour avoir marché trop long-temps dans la boue et les ruisseaux de Paris, croyant encore défendre l'ordre public. Son obstination à ne pas se servir du clyso-soir ou de la seringue, parce que ce sont instrumens offensifs contre les émeutiers, lui coûtera la vie. Il rendra l'âme en récitant un ordre du jour, au moment de prononcer : Vive le roi.

Prunelle, ex-maire de Lyon, frappé du choléra par les sons d'une musique charivarisante, sera transporté à l'ambulance du *Courrier de Lyon*. Soumis au traitement anti-révolutionnaire par le cumulard rédacteur-médecin, la violence du mal ne fera qu'augmenter. Ce cas présentera un phénomène des plus extraordinaires. Le malade vomira une quantité énorme de livres, si bien que sa tête de cyclope deviendra aussi exiguë qu'un fœtus. Ses déjections intestinales offriront un mélange de lettres, d'articles de journaux, d'arrêts, de discours, le tout empreint d'un vice cholérique bien prononcé. Le *Courrier de Lyon* conservera religieusement ces douloureux enfantemens du grand homme, qui verront le jour dans ses colonnes.

Jars, ex-pair de France, tentera vainement d'esquiver le choléra. Les symptômes du mal se présenteront

sous des aspects tellement changeans, que les médecins ne pourront jamais bien en saisir le véritable caractère. On ne saura quels remèdes appliquer à un tempérament aussi variable; car les réponses du malade aux questions des médecins seront toujours évasives ou sans signification; de sorte que livré à sa propre nature, il succombera entre les mains de son curé au milieu d'une confession semée de détours et de contradictions.

Gauthier (Etienne); ex-adjoint, sera saisi d'une telle peur du choléra, qu'à chaque instant il croira en avoir tous les symptômes; traité comme cholérique pour un dévoiement qui lui est habituel dans les circonstances dangereuses, il sera transporté au sommet de la tour Pitrat, d'où il ne sortira qu'après la cessation du fléau. Alors on le verra solliciter le grade d'officier de la légion d'honneur, à cause de son dévouement et de son courage pendant l'épidémie. Croyant ses titres à cette récompense aussi méritoires que ceux qui lui valurent la simple croix de légionnaire, il souscrira en faveur des cholériques pour une somme de cinquante mille francs; cette souscription, comme toutes les précédentes, ne lui coûtera pas un sou.

Terme, ex-premier adjoint, se trouvera, au moment du fléau, dans une disposition morale qui le rendra très accessible au choléra. A force de se tenir sur la lisière des partis, pour se ménager une conviction et des appuis, tous lui auront manqué. De là naîtra pour lui un désappointement profond, une susceptibilité cholérique dont le mal profitera. Il mourra sans que personne ait jamais su le fond de sa pensée. Le juste-milieu le réclamera comme sien, et les enfans de St-Simon le canoniseront.

Fulchiron, ex-député du Rhône, depuis long-temps tombé en enfance, sera une victime innocente du choléra. *Le Courrier de Lyon* fera graver la cranologie de son petit saint de la chambre, comme type d'étude pour les jeunes adeptes du juste-milieu. Il sera démontré anatomiquement par l'exploration des bosses, qu'il y avait dans cette tête, à un degré éminent, disposition au rabachage et à la niaiserie.

Il serait trop long de citer tous les noms que contient la légende. Ceux qui seraient curieux de voir la nomenclature complète des cholériques de 1840, n'ont qu'à se procurer l'almanach de Pierre l'Arrivée, pour 1853, imprimé à Bruxelles, chez Pique Dur, libraire-éditeur, rue de la Vérité, n. 103.

LE FAGOTIER.

L'AVENIR.

A cet âge heureux où l'on vit d'espérance,
Où l'attente a du charme autant que le plaisir,
Du passé qui s'enfuit ressent-on l'influence
Quand on est riche d'avenir.

Alors tout est riant, tout est gai dans la vie;
Dans un lointain de gaze un séduisant tableau
Enivre la pensée; une douce magie
Vient prêter un charme nouveau.

Alors on rêve un ange, au ravissant sourire,
A la taille divine au céleste regard;

Dans ses traits languissans la volupté respire:

C'est le chef-d'œuvre du hasard.

Les vœux impatients appellent cette image;

Le besoin est si grand de la réalité;

Du temps que ne peut-on devancer le passage!

Qu'il est loin le but désiré!

Ainsi le long des mâts quand la voile s'affaisse,

Quand restent enchaînés le navire et les flots,

Ce calme oisif et lourd, c'est un temps de détresse,

C'est la mort pour les matelots.

Mais le vent a soufflé du côté du rivage,

Le chagrin de la veille a fait place au transport:

Le flot houle écumant; joyeux est l'équipage,

Demain il va toucher au port.

Oui, pour aimer la vie il faut au cœur de l'homme

Un espoir de bonheur qui soutienne ses pas;

L'avenir est à lui; sous son immense dôme

Je cherche un bonheur qu'il n'a pas.

Qu'importe donc un jour de tourmente et d'orage,

Demain rachètera les peines d'aujourd'hui,

Demain un ciel d'azur, et ce sombre nuage

Aura crevé bien loin d'ici.

ERNEST C.

CHOLÉRA.

Une grande partie de la population lyonnaise, non seulement doute de la réalité du choléra, mais encore nie hardiment son existence, rejette sur le pouvoir les bruits alarmans qui circulent de cette affreuse maladie, et refuse de prendre aucune des précautions qui peuvent la prévenir. Cela nous afflige sans nous étonner; c'est là un des traits du caractère qui distingue nos ouvriers. Braves au combat, humains dans le triomphe, pleins d'espoir quand le tems est pénible et que l'ouvrage va mal; heureux quand il fait le soleil et que le travail allège leurs peines, ils croient au bien qu'on leur promet, et seulement au mal qu'ils voient; c'est qu'ils ont foi dans leur étoile et espoir dans l'avenir.

Braves ouvriers, il est pénible pour nous d'avoir à vous détromper. Oui le choléra vient: rapide et cruel, il semble voler sur l'aile des vents, et il fait des ravages affreux parmi les populations qui, n'y voulant pas croire, ont négligé de se prémunir contre lui. C'est le pouvoir, c'est l'autorité qui nous l'annoncent, dites-vous, et nous ne le croyons pas....; ils nous ont trompés tant de fois.... N'auront-ils donc raison que pour nous prédire des malheurs? Que vous refusiez de les croire, nous le concevons...., eux! Mais nous qui avons toujours plaidé votre cause, qui, pour défendre vos intérêts, avons bravé la prison, nous qui nous sommes voués à la défense du peuple, vous nous croirez... vous aurez confiance dans cette voix que vous êtes habitués à entendre. Oui le choléra vient! il erre autour de nous, prêt à descendre peut-être, prêt à frapper tout ce qu'il trouvera sur son passage:

Au nom de votre intérêt, réunissez-vous: nommez des commissaires qui devront visiter les sections; que chacun soit de service à son tour près de ceux qui seront attaqués: des frictions, de la moutarde et du thé, et vous parviendrez à sauver vos amis, vos épouses, vos pères: hâtez-vous pour n'être pas pris au dépourvu.

On vous parlera d'empoisonnemens, n'y croyez point. Des hommes qui sont les ennemis du peuple, mais qui cherchent à faire tourner ses passions à leur profit, voudront exploiter votre haine, ils sèmeront mille bruits... ; encore une fois, n'y croyez point ; on a intérêt à vous désunir, à vous faire user vos forces contre vous-mêmes, à vous entraîner aux actes de barbarie qui ont deux jours ensanglanté Paris. Oh ! vous nous croirez, braves amis, nous qui ne sommes pas payés pour applaudir au gouvernement, et qui ne parlons et n'agissons que pour vous.

AVENIR DE NOS THÉÂTRES.

Aurons-nous des théâtres ? voilà ce que se demande le public ! aurons-nous des engagements, voilà ce que se demandent les artistes ? Le public s'inquiète, les artistes aussi, et à juste titre. L'année dramatique expire, et rien n'est encore résolu. Il serait temps d'y songer, ou jamais. Nos conseillers municipaux laisseront-ils se dissiper une des meilleures troupes de province, avant de prendre une décision. Attendront-ils que le besoin ait réduit au désespoir la foule des petits gagistes de nos deux théâtres, compromettent-ils les intérêts des boutiquiers qui n'ont loué sous les arceaux du monument un chétif emplacement que sur la foi d'un spectacle quotidien. Se résoudront-ils à perdre les bénéfices de ces locations, et à payer des deniers publics la somme de 55,000 fr., droit des pauvres dû aux hôpitaux. Ne vaudrait-il pas mieux pour eux accéder aux propositions de M. Singier, tout onéreuses qu'ils les croient pour la cité, que de perdre à la fois de si nombreux avantages. Où trouveront-ils une garantie morale plus sûre que celle de M. Singier, une capacité plus reconnue que celle de notre bon et habile directeur qui, pendant dix ans, a su faire fructifier une entreprise stérile et ruineuse en d'autres mains. Que nos municipaux y songent bien, il faut des théâtres dans une grande ville ; et certes, ce n'est pas au moment où un fléau aussi terrible que le choléra-morbus nous menace et nous préoccupe, qu'il convient d'abandonner une ville à ses craintes et à sa panique, sans que rien vienne y faire diversion. Il nous faut le drame avec ses émotions qui captivent ; l'opéra avec sa musique gracieuse, folle et chantante, qui enivre ; le ballet avec sa danse pleine de grâces et de poses ; il nous faut surtout le vaudeville avec ses gais flons flons et sa piquante malice, car il rit de tout, le vaudeville, même du choléra. Il est comme le peuple, il ne croit à rien, il chante sans cesse. Voilà ce qu'il nous faut pour lutter avec notre ennemi. Oui, des spectacles et du chlorure de chaux, des distractions et de la flanelle, du camphre et de la gaieté, tels sont les préservatifs du mal.

Allons, MM. les docteurs de la mairie, ne traitez pas nos théâtres comme vos malades, rendez-les à la vie. N'abandonnez pas nos artistes dans la triste conjoncture où vous les avez placés par vos irrésolutions ; ne les laissez pas en proie à la misère, autre choléra non moins affreux. Bordeaux vient d'accorder à son

directeur 90,000. Lyon ne veut-elle plus être la seconde ville du royaume ?

Hâtez-vous donc, messieurs, vous devez un spectacle à vos administrés. Ils ont payé assez cher ce monument élevé à Thalie, pour en voir autre chose que la massive et lourde façade.

Trompez-vous l'attente et les vœux du public et des artistes ?

L. B.

EXTRADITION DES DÉTENUS POLITIQUES

DE ROANNE.

Il y a dans la manière dont on agit envers les détenus de Roanne, un ensemble d'illégalités dont il est difficile d'expliquer le motif, qui d'ailleurs, quel qu'il soit, ne saurait les justifier. Ils ont été enlevés la nuit, sans avoir même, pour la plupart, été prévenus d'avance, et ont été conduits à Riom sous une formidable escorte. Au moment de leur départ, la prison était environnée de soldats de la ligne et de gendarmes.

Que le gouvernement, pour se proclamer fort, s'entoure avec une affectation absurde de gendarmes et de baïonnettes, certes, ce n'est pas nous qui chercherons à le guérir d'une manie qui n'est que ridicule ; on nous ferait un bon procès pour nous remercier de nos charitables avis, là dessus nous aimons mieux garder le silence. Mais qu'il se fasse un jeu de nos droits, et qu'il se mette à notre égard au dessus de la loi qui les consacre, c'est ce que nous ne pouvons souffrir ; et la justice, si elle est juste, n'osera peut-être pas nous disputer la triste faculté de nous plaindre.

M. Granier et ses compagnons de captivité, arrêtés depuis six mois, n'ont pas même encore eu connaissance des faits dont on les accuse. Avant leur départ on n'a daigné leur faire signifier ni l'arrêt de la chambre des mises en accusation, ni celui de la cour de cassation qui ordonne que leur jugement sera prononcé aux Assises du Puy-de-Dôme ; ils ignorent si les formes légales ont été remplies à leur égard, ou s'ils sont jouets d'un brutal arbitraire. Il y a dans cette mystérieuse conduite une anomalie si choquante avec les principes proclamés en juillet, un caractère de haine et persécution si répugnant, que nous osons nous adresser à nos ennemis même, pour en être les juges.

La liberté individuelle nous semble une chose tellement sacrée, que nous croyons que le scélérat le plus chargé de crimes, a droit avant que sa sentence soit prononcée, à plus d'égards que l'on a eu envers M. Granier et ses compagnons.

DU BON TON.

Voulez-vous être à Lyon un homme cité, un homme à la mode, la merveille des salons ? Rien n'est plus facile ; ayez 15,000 francs de rentes, un bon tailleur, une loge aux Grand Théâtre, allez dîner chez Mad. Victor, et lisez le Courrier de Lyon. Il n'est pas utile de

parler français, pourvu que vous ne fassiez pas des fautes trop grossières, et que vous sachiez mettre votre cravate. Surtout ne vous avisez pas d'avoir plus d'esprit que nos banquiers-journalistes, vous seriez un homme perdu; tâchez seulement d'en avoir autant; soyez un sot, c'est plus facile, et cela vous réussira mieux. Vous parlez de tout sans avoir rien étudié. Un homme comme il faut ne peut pas être artiste: fi donc! mais il est indispensable qu'il sache danser et jouer à l'écarté. Si enfin vous voulez être accompli, soyez insolent et grossier avec tout le monde, et surtout avec les habits rapés; pourvu que vous sachiez adroitement vous tirer d'une mauvaise affaire. Vous pouvez vous permettre la barbe à la jeune France, et même le bousingot, à condition cependant que vous n'aurez pas d'opinion.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

BÉNÉFICE DE M^{me} BRUNET.

Le Chaperon, la Chanteuse et l'Ouvrière, l'Homme au Masque de fer.

Encore un vaudeville de notre grand fournisseur Scribe. On pourrait même dire que c'est une comédie, n'étaient quatre à cinq couplets qui sont disséminés dans l'ouvrage à longs intervalles. Et bien lui en prend qu'il s'en trouve si peu, car sans cela on ne pourrait plus suivre le fil de l'intrigue qui est passablement embrouillé. Figurez-vous un comte de Presle qui fait de l'amour comme M. de Talleyrand fait de la diplomatie. Non seulement les acteurs jouent la comédie vis à vis du public, mais à part un candide séminariste, ils se la jouent réciproquement, c'est comédie sur comédie. Le moyen que ce soit clair. Au reste c'est toujours le style vif et de bon goût, qu'on trouve dans tous les ouvrages de Scribe. Il y a certainement force longueurs, mais que couper dans une comédie d'intrigue sans nuire à la clarté du sujet? Les rôles ne sont pas caractérisés. C'est peut-être pour cela que les acteurs ont joué, avec leur talent ordinaire, sans doute; mais aucun de manière à être remarqué. La pièce, quoique montée avec soin et jouée par Prudent, Barqui, Mesd. Faivre et Hortense, n'a obtenu qu'un demi succès.

La Chantense et l'Ouvrière, par MM. Xavier et Villeneuve, est précisément la fable de la *Cigale* et de la *Fourmi* mise en action. La chanteuse, vive, étourdie et rieuse qui déserte la boutique paternelle pour le Conservatoire, représente la cigale. L'Ouvrière, économe et laborieuse, est l'image de la fourmi. La bise vient, c'est à dire que la cigale perd son *la* et ses amans, et elle n'a plus d'autre ressource que sa sœur la Fourmi, qui plus bienfaitrice que celle du fabuliste, lui fait du bien au lieu de la railler; c'est plus joli et plus moral. Vous avouerez que faire quatre actes avec un pareil canevas, c'est compter beaucoup sur ses propres forces; aussi MM. Xavier et Villeneuve ont-ils été obligé de mettre du remplissage qui fait languir l'action. Cette pièce est

trop simple, cela ressemble trop à tous les contes moraux des *Conseils à ma fille*, *Conseils à ma nièce*, et de tous les *Conseils* possibles. Malgré cela, le public a fait un fort bon accueil à ce petit vaudeville. Il pourra varier agréablement le répertoire des Célestins. Cette pièce a été jouée avec ensemble par Achard, Cécicourt, mesdames Adam et Hortense.

Le Masque de Fer, joué par les artistes du Grand Théâtre, a été représenté pour la seconde fois aux Célestins. Le public a revu avec plaisir et applaudi ce drame dont le sujet énigmatique est devenu une tradition populaire.

Deux débutants ont paru à plusieurs reprises sur le théâtre des Célestins. Nous attendons pour les juger de savoir, par les débuts du renouvellement d'années, s'ils comptent rester à Lyon en qualité d'artistes, ou si ce ne sont que des essais d'amateurs. Nous encourageons le talent naissant de l'amateur, mais nous jugeons l'artiste destiné à paraître sur nos théâtres pendant toute une année théâtrale.

ALPH. G.

— Mardi, aux Célestins, théâtre fertile en nouveautés, on jouera au bénéfice de M. Barqui, le *Divorce de Napoléon et de Joséphine*, impératrice des Français, drame en deux actes que l'on attribue à un auteur du terroir, habitué aux succès. *Louis Bronze et le St-Simonien*, imitation en vers burlesques de la tragédie de Casimir Delavigne, et la reprise de *Joko ou le Singe du Brésil*, mélodrame, dans lequel mademoiselle Ambroisine et M. Girel rempliront les principaux rôles. La composition piquante du spectacle, le zèle et le talent du bénéficiaire, doivent engager le public à se rendre à son appel.

GLANE.



M. Gisquet est nommé conseiller d'état, il demande quel est son délit.

— Il y a des gens qui ne défendent *quelqu'un* que parce qu'il les prend pour quelque chose.

— On a dit d'un de nos écrivains qu'il travaillait au *Courrier de Lyon*, il veut porter plainte en diffamation.

— Le juste-milieu est, dit-on, une *poire bon-chrétien*, nous croyons que c'est une *poire molle*.

— Une *branche pourrie* a produit une mauvaise *poire*.

— Subventionné est synonyme de salarié.

— Le *Courrier de Lyon* prend la défense du ministère; il est payé pour ça.

— Le *Courrier de Lyon* s'intitule *journal industriel*. On sait bien que c'est un journal d'industrie.

BULLETIN DES ANNONCES.

PATE PECTORALE DE REGNAULD AÎNÉ,

Rue Caumartin, n. 45, à Paris.

Le Dépôt est à Lyon, chez M. Boitel, pharmacien, rue Lafond, n. 24, maison de l'Hôtel du Nord.

J. A. GRANIER, Gérant.